LA BÉATITUDE DE LA TORTUE

MATHIEU

Éditions ThoT
Récit

Mathieu se contente d'un prénom. Après des études d'ethnologie dans le domaine indien, il parcourt l'Inde ponctuellement depuis 1972. Il est cofondateur de la Maison du Yoga à Paris. Il se spécialise dans des formes de yoga particulières comme le kurma yoga, ou yoga de la tortue, et le yoga nidra traditionnel. Il codirige la revue *Infos Yoga*.
www.ecoledeyogamathieu.fr

Nous sommes peut-être, à cet instant précis, le jouet d'un sortilège qui rend ce livre et le voyage qu'il raconte aussi illusoires que les songes qui disparaissent lorsque nous cessons de rêver.

Tout est vrai, sauf moi.

Merci à Fabienne Costa pour son aide et à tous ceux qui ont assuré la relecture.

PROLOGUE

Je ne sais si un voyage se prépare. Depuis longtemps, je rêvais de l'Inde, et ce voyage – étonnant, fabuleux, impossible – longtemps je l'ai rêvé, imaginé, fantasmé, dessiné, en même temps que je l'ai craint, redouté, évité, oublié. Puis un jour, la décision arrive ; on ne sait jamais bien comment ni par quel miracle le choix s'impose. Partir en Inde devient alors une réalité, un fait, une situation concrète, qui quitte le monde des songes et se matérialise par l'achat d'un billet d'avion, la demande d'un visa, la constitution d'un sac à dos léger et la vague conception d'un itinéraire. Ce jour-là, c'est comme si le voyage s'était préparé de lui-même, de manière secrète, silencieuse et latente, durant tout le temps précédant la décision.

Je prends congé du minuscule studio que je loue à Paris. Le matelas finira sur le trottoir, une amie récupère

le réchaud et quelques objets de cuisine, je vends, au marché aux puces de Montreuil, mon tourne-disque et la collection complète des aventures de Tintin que je ne lisais plus depuis longtemps. Ce qui reste tient dans une valise que je confie à un ami.

Je pique-nique dans le studio vide en attendant le propriétaire pour lui remettre les clés. Dans mon sac à dos, au milieu de quelques effets personnels, je glisse un paquet de cartes de visite imprimées en relief par un ami, l'adresse en sera obsolète dans une heure ; j'y glisse aussi trois livres, un guide de voyage, un roman de Luc Dietrich et un traité de yoga, pratique à laquelle je m'adonne depuis mon adolescence. Mon corps va m'amener, ou peut-être m'apporter, en Inde, je ne sais comment on doit dire. Mon esprit part aussi, mais qu'en est-il de l'âme ? Peut-être aurai-je une réponse là-bas.

La nuit dernière, j'ai rêvé d'un immense escalier en colimaçon, une spirale sans fin à l'image de la tour de Babel, dont le sommet – dit-on – atteint les cieux. Je n'ai d'autre choix que de gravir les marches sonores de cet escalier géant. En effet, chacune émet, lorsque je pose le pied, une note de musique cristalline. Je ressens en moi à la fois une assurance inébranlable et un sentiment de vertige, dans cette étrange position du voyageur aimanté par plus grand que lui, effrayé par le passage périlleux d'un pont dont il ne sait où il mène. Je quitte le connu pour aller vers l'inconnu, à moins que ce ne fût le contraire ?… Chaque marche,

chaque étape, chaque arrêt sur mon chemin me guide vers des rencontres inattendues et de nouvelles surprises, parfois délicieuses, parfois étranges, parfois effroyables : l'exaltation joyeuse du nouveau, la douleur de la séparation, l'ombre noire de l'égarement, les promesses offertes au moment du plus grand découragement, les rencontres providentielles avec des êtres de sagesse ou de simples guides m'ouvrant les bonnes portes, les fausses pistes et les déceptions, les rêves, les contes et les mythes, et bien sûr le yoga immuable.

C'est alors que je décidai de partir et d'écrire le récit de ce voyage en Inde.

Il vient de là, ce récit, de ces pérégrinations dans les airs, du rythme lancinant des roues sur les rails, du tressaillement des bus sur les routes cahotantes, de la confusion tonitruante des villes, d'un monde peuplé d'odeurs subtiles, de lumières changeantes et de couleurs éclatantes, de l'empreinte de mes pieds sur la terre indienne, de ce mouvement incessant qui m'a guidé d'étape en étape, de ville en ville, de lieu en lieu. Il vient de là, d'ailleurs et de nulle part, il vient de ce voyage intérieur, dense, profond et mystérieux vers le centre de moi-même.

1. LE DÉPART

Nous sommes le 21 mai 1981, il est 19 heures. Un Iliouchine II-86 de la compagnie Aeroflot décolle de l'aéroport de Roissy. Il pleut. Je pars en Inde, c'est mon premier voyage vers ce continent inconnu.

Au même moment, onze jours après son élection, François Mitterrand, de retour à l'Élysée après la cérémonie qu'il a organisée au Panthéon le jour même, devient le vingt-et-unième président de la République française. La gauche fait son entrée dans l'Histoire de la Vᵉ République.

Je laisse derrière moi une France en liesse et remplie d'espoirs, et je pars en Inde, seul. Je ne sais pas vraiment pourquoi je pars, sans doute pour m'évader et échapper à un quotidien trop monotone. Dans mes maigres bagages, des effets personnels réduits à l'essentiel, un guide de l'Inde, quelques notions de sanskrit, de yoga et un désir

de nouveauté et de rencontres. Je me souviens d'avoir entendu dire que celui qui tombe dans la chaudière indienne n'en ressort jamais indemne.

Fidèle à sa réputation, Aeroflot n'offre aucun des services auxquels les passagers des autres compagnies sont habitués. Mais c'est le vol le moins cher que j'aie trouvé. L'avion qui me transporte de Paris à Dacca, capitale du Bangladesh, en passant par l'immense territoire soviétique, ressemble à un autocar robuste, rudimentaire et bruyant, muni de deux ailes et de quatre réacteurs.

Au milieu de la nuit, il atterrit pour une escale technique. C'est du moins ce que je suppose car on ne nous dit rien. La presse occidentale accuse depuis longtemps les autorités soviétiques de mentir à propos de l'autonomie de leurs avions de ligne, qui doivent faire le plein de kérosène bien plus souvent qu'elles ne l'admettent.

Nous descendons par une passerelle branlante sur le tarmac d'un aéroport inconnu : impossible de savoir de quel endroit il s'agit, aucune pancarte, aucun nom. D'après la douceur de l'air, nous ne sommes vraisemblablement pas en Sibérie.

Je m'adresse en anglais à mon voisin :

— Excusez-moi, savez-vous où nous sommes ?

Il ne comprend pas ce que je dis. Les passagers sont apparemment tous soviétiques, je remarque que certains d'entre eux portent des jeans flambant neufs de marque américaine. Je m'interroge sur les raisons qui les ont amenés

sur cette liaison aérienne. Incapable de trouver une réponse logique, j'ai une suspicion : les passagers sont des membres du KGB. L'hypothèse est peu probable, mais j'ai ainsi une réponse.

À peine avons-nous posé pied à terre qu'on nous fait entrer dans un bâtiment de taille démesurée, plongé dans une obscurité presque totale. Les sources de lumière émanent de plusieurs veilleuses et d'une horloge lumineuse indiquant 4 heures. Une ambiance propice à la somnolence, d'autant plus que la fatigue me gagne. J'avance à tâtons et me laisse tomber dans un fauteuil, en essayant de ne pas sombrer dans le sommeil : j'ignore la durée de l'escale et ne voudrais pour rien au monde rater le redécollage.

Un battement rythmique et régulier comme une pulsation cardiaque secoue la structure métallique de mon siège. Les vibrations sonores proviennent d'une porte entrouverte dans le fond du bâtiment, d'où s'échappent des éclairs multicolores. En tendant l'oreille, je perçois le rythme d'une lointaine musique disco. Au comble de la surprise, je renonce toutefois à m'aventurer vers ce lieu : l'URSS et ses inconcevables boîtes de nuit perdues au milieu de nulle part ne m'intéressent pas, pas plus que le Bangladesh, ce sont juste des étapes pour atteindre l'Inde.

Un vrombissement me fait sursauter, c'est le bruit d'un avion en train d'atterrir. J'ai dû m'assoupir. Quelques instants plus tard, un groupe de passagers loquaces pénètre dans le hall plongé dans la pénombre. La musique de

leur langue, chantante et fluide comme le ruissellement ininterrompu d'un cours d'eau, accapare joyeusement l'espace, transformant l'ambiance lugubre en air de fête. On dirait de l'italien. Puis vient le moment où le groupe s'engouffre vers la sortie pour regagner son avion. Le rude réalisme soviétique, sur un fond insolite de musique disco, refait alors surface.

Je me sens mal à l'aise. Je sais ce que je quitte – le connu, l'habitude, le tempo régulier d'une existence sans surprises –, mais je ne sais pas où je vais. Bien sûr, je pars en Inde, mais cet immense pays me semble encore tellement éloigné, presque inaccessible. L'étape du Bangladesh me rend soucieux. Je me sens dans un entre-deux inconfortable : entre hier et demain, entre ici et là-bas, coincé dans un présent figé et muet, dans un lieu sans âme, dans l'espace indéfinissable de l'attente, en transit entre moi et moi…